

D'Anne à Zaza : Une lente résurrection

Éliane Lecarme-Tabone

[NdA : Cet article a déjà fait l'objet d'une publication dans Simone de Beauvoir, *Cahiers de l'Herne*, 2012, p. 207-213. J'en propose ici une version revue et augmentée, en fonction des documents découverts depuis.]

« Souvent la nuit elle m'est apparue, toute jaune sous une capeline rose, et elle me regardait avec reproche¹ », écrit Simone de Beauvoir à propos de Zaza dans les dernières lignes des *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Les termes qu'elle choisit imposent l'image du fantôme puisqu'elle parle d'apparition, sans mentionner les processus psychiques réels qui font ressurgir le souvenir de Zaza². Le fantôme de Zaza exhibe à la fois les virtualités heureuses mais inabouties de sa vie (la couleur rose associée aux moments heureux) et le tragique d'une mort venue faucher tous ses espoirs de bonheur (le teint cireux du cadavre). Il symbolise le scandale de son histoire³.

On peut penser que par la récurrence de leurs apparitions comme par le reproche qu'éventuellement ils expriment, les fantômes objectivent le sentiment de culpabilité qu'éprouvent les vivants à l'égard des morts, leur propre souffrance et leur conscience d'un devoir à accomplir. Le fantôme de Zaza demande à son amie, avec insistance, une réparation qui leur permette, à toutes deux, de retrouver enfin la paix. Parlant des privilèges de l'écrivain, en l'occurrence de son mari Robert Dubreuilh, Anne disait dans *Les Mandarins* : « Et il écrit : tout ce qui tombe hors de son action, le malheur, l'échec, la mort, il leur fait une part dans ses livres, et il se sent quitte. Moi je n'ai aucun recours ; ce que je perds, nulle part je ne le récupère et rien ne rachète mes infidélités⁴. » Simone de Beauvoir, en cela différente d'Anne, va pouvoir, elle, s'acquitter de sa dette envers Zaza en lui redonnant la vie

¹ *Mémoires d'une jeune fille rangée*, éd. Éliane Lecarme-Tabone, *Mémoires*, t. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2018, p. 338 ; coll. « Folio », p. 473 (désormais abrégé dans les notes en MJFR).

² L'effet est délibéré comme le montre l'examen du manuscrit des *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « ~~Je rêvais souvent la nuit qu'elle m'apparaissait <venait vers moi>~~ Souvent la nuit elle m'est apparue, toute jaune sous une capeline rose, et [qu' rature omise] elle me regardait avec reproche. » (Fonds Simone de Beauvoir, manuscrit BNF, NAF 27404, f° 554 r°).

³ Rappelons qu'Élisabeth Lacoïn, (appelée Mabelle dans l'autobiographie), surnommée Zaza, meilleure amie de Simone de Beauvoir, fut amoureuse de Merleau-Ponty (« Pradelle ») et mourut à vingt et un an d'une encéphalite.

⁴ Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1954, p. 70.

par l'écriture. Encore faut-il trouver les formes littéraires les plus adéquates pour rendre cette écriture efficace. Simone de Beauvoir n'y parviendra qu'à la suite d'une succession d'essais, inlassablement recommencés mais qu'elle juge insatisfaisants, jusqu'à la réussite finale accomplie dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. La résurrection de Zaza sera l'aboutissement d'un triple cheminement : une marche progressive vers la vérité biographique doublée d'une importance croissante accordée au personnage qui représente Zaza, la dénonciation circonstanciée des responsables de cette fin tragique, et, enfin la formulation de plus en plus directe d'un sentiment personnel de culpabilité. C'est seulement au terme de ce travail obstiné que Simone se sentira quitte à l'égard de son amie. L'examen de certains manuscrits (ceux des *Mandarins* et des *Mémoires d'une jeune fille rangée*) confirme combien l'histoire de Zaza constitue le fil rouge de la création littéraire de Simone de Beauvoir jusqu'en 1958.

I. Premiers romans et *Quand prime le spirituel*

Le souvenir de Zaza hantait déjà les deux premiers romans achevés mais restés inédits de Simone de Beauvoir, le premier composé à Marseille en 1931-1932 et le second écrit à Rouen en 1932-1934⁵. Dans les deux cas le personnage romanesque inspiré par Zaza s'appelait Anne. C'était toujours un personnage secondaire rattaché à l'intrigue principale. Mais il acquérait déjà une nécessité plus grande dans le deuxième roman car Simone de Beauvoir projetait vraiment alors de « ressusciter la figure » de son amie disparue, alors que dans le premier elle ne se souciait que d'équilibrer l'ensemble de son récit. Dans les deux cas, la romancière s'attachait à retracer l'évolution d'Anne, jusqu'à la mort. Mais les besoins de la transposition romanesque l'amenaient à imaginer Zaza/Anne mariée. Le conflit tragique qui divisait Anne opposait alors la sclérose bourgeoise incarnée par le mari et l'ouverture au monde représentée par un autre personnage, une amie dans le premier récit, un amoureux dans le second. Le résultat n'était guère convainquant, constate l'auteure rétrospectivement : le désespoir d'Anne perdait toute vraisemblance car l'influence d'un mari ne peut se comparer à celle d'une mère trop aimée, comme c'était le cas pour la vraie Zaza. La transposition romanesque trahissait l'histoire de Zaza.

Dans *Quand prime le spirituel*, ensemble de cinq nouvelles centrées chacune sur une héroïne féminine, écrit de 1935 à 1937, le personnage inspiré par Zaza, qui se prénomme de nouveau Anne, gagne en importance et en vérité par rapport aux premiers romans, mais il laisse encore Simone de Beauvoir insatisfaite.

Le récit intitulé « Anne », le quatrième du recueil, n'occupe pas une place privilégiée et ne bénéficie pas non plus de la longueur la plus notable. Le personnage lui-même reçoit bien, cependant, un statut particulier tant par le rapport qu'il entretient avec son modèle que par son traitement narratif.

⁵ Ils sont résumés dans *La Force de l'âge* : voir Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, éd. Jean-Louis Jeannelle, Hélène Baty-Delalande et al., *Mémoires*, t. I, op. cit., p. 445-448 et p. 490-494 (désormais abrégé en *FA*). Voir également, Sylvie le Bon de Beauvoir, « Les Œuvres de jeunesse », dans *Simone de Beauvoir*, dir. Éliane-Lecarme-Tabone et Jean-Louis Jeannelle, Paris, Cahiers de l'Herne, 2012, 2013, p. 42-43.

Alors que les autres personnages se révèlent composites, empruntant leurs traits à plusieurs personnes réelles, Anne Vignon, en revanche, ne se modèle que sur Zaza et, cette fois-ci, Simone de Beauvoir serre de près la réalité en convoquant à peu près tous les traits biographiques que l'on retrouvera dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Anne fait partie d'une famille nombreuse, catholique et bourgeoise, adepte des mariages arrangés ; elle est l'amie d'une jeune agrégée émancipée, Chantal ; elle a rencontré, par l'intermédiaire de cette dernière, un jeune homme, Pascal, qu'elle aime ; c'est un intellectuel qui n'appartient pas exactement au même milieu social qu'elle tout en étant lui-même pénétré de valeurs chrétiennes. Au moment où l'histoire commence, Anne est déchirée entre son amour pour le jeune homme et l'interdiction maternelle de lui donner une suite, s'il ne se déclare pas par des fiançailles officielles⁶ ; à ce sujet une lutte d'influence s'installe entre la mère très aimée et l'amie ; Anne mourra d'une mystérieuse fièvre cérébrale, après avoir fait une visite étrange, déjà marquée par le délire, dans la maison de son amoureux. Le seul écart, mineur, par rapport à la vérité biographique concerne le rôle de la sœur de Pascal (qui prend en gros la place de sa mère). L'enfance de l'héroïne, cependant, n'y est évoquée que brièvement, à l'occasion d'un retour en arrière.

Autre spécificité du personnage d'Anne dans *Quand prime le spirituel* : il est le seul dont l'auteur n'explore pas l'intériorité. Anne est, en effet, toujours perçue à travers le regard d'un autre : celui de sa mère Madame Vignon, puis celui de son amie Chantal, enfin celui de Pascal. On la connaît donc seulement à travers des instantanés visuels, des descriptions de comportements ou les paroles qu'elle prononce au cours de scènes dialoguées. Un portrait se dégage, bien évidemment, de ces notations, mais on n'entre jamais dans le cœur d'Anne alors que par le monologue intérieur, l'écriture d'un journal ou l'analyse de leurs pensées le lecteur sait tout des autres héroïnes (Marcelle, Chantal, Lisa, Marguerite) ou même de Madame Vignon. Il ne faut pas en déduire qu'Anne connaît un statut narratif moins noble que celui de ses consœurs. Bien au contraire : si la narratrice s'efface derrière la pensée de la plupart de ses personnages ou si elle pastiche leur langage, c'est, dans ce livre, pour rendre compte de leur mauvaise foi, de leur aveuglement, de leur hypocrisie ou, dans le cas, plus bénin, de Marguerite, de leurs erreurs. Elle adopte donc à leur égard une posture ironique et dénonciatrice⁷. Anne, en revanche, échappe à ces condamnations. Audacieuse, intense, douloureuse, violente parfois (elle est capable de se donner un coup de hache sur le pied pour échapper à une visite importune), toujours sincère, Anne suscite la sympathie et l'admiration. Elle se distingue donc des autres jeunes filles présentées dans ces nouvelles et son personnage a gagné en vérité par rapport aux premiers romans.

⁶ La lettre de Merleau-Ponty, datant de 1958 ou de début 1959, publiée dans *Simone de Beauvoir, ibid.*, p. 221-223, indique combien cet enjeu des fiançailles fut en effet décisif pour la famille Lacoïn.

⁷ Marguerite, dont l'itinéraire, qui connaît une issue positive, rappelle celui de Simone de Beauvoir, bénéficie de la sympathie de l'auteure ; mais le récit, à la première personne, décrit surtout ses illusions successives et illustre sa naïveté.

La dénonciation des coupables de cette mort, esquissée déjà dans le deuxième roman⁸, s'orchestre et se complexifie. Dans la préface qu'elle écrivit en 1979 pour la publication de ce livre, où elle se proposait d'attaquer toutes les formes aliénantes du spiritualisme, Simone de Beauvoir qualifiait la mort de Zaza de « grand crime spiritualiste ». L'entourage d'Anne se trouve, en effet, mis en cause, et, par-delà les personnes, les valeurs illusoire et dangereuses auxquelles celles-ci se réfèrent : mélange de préjugés sociaux et de croyances chrétiennes (Mme Vignon), faiblesse amoureuse transmuée en élévation idéaliste (Pascal), résignation autodestructrice (Anne). L'ironie de la narratrice cible donc bien les « mystifications spiritualistes »⁹, meurtrières dans leurs effets¹⁰.

Avec la mise en cause de Chantal pointe aussi, par-delà la dénonciation des autres, un demi-aveu de culpabilité personnelle de la part de Simone de Beauvoir, puisque Chantal, initiatrice intellectuelle, médiatrice auprès de Pascal et adversaire de Madame Vignon, joue un peu son rôle auprès de Zaza. Or Chantal, amoureuse de Paul Baron, néglige Anne au moment critique : « Ce fut donc sans remords que Chantal espaça ses rencontres avec son amie ; elle était presque toujours à Paris, mais ses relations avec Paul Baron absorbaient tous ses instants¹¹ ». Sur le mode de la dénégation, Chantal fait allusion aux appels d'Anne auxquelles elle ne répond pas¹². Devant l'expression angoissée de son amie, Chantal pense : « Peut-être aurait-elle dû s'occuper d'Anne davantage : jamais elle ne lui avait vu cet air traqué¹³. »

La culpabilité de Chantal dévoile les remords qui tenaillent secrètement Simone de Beauvoir. La lecture des *Cahiers de jeunesse* indique, en effet, que Zaza a perdu sa place privilégiée dans les amitiés de Simone au cours de ses années d'études supérieures et surtout depuis la rencontre de Sartre. C'est à l'automne 1929, période pendant laquelle les tourments de Zaza s'exacerbent (elle tombe malade le 11 novembre et meurt le 25 novembre), que l'amour entre Sartre et « Le Castor » se décide. Le début de *La Force de l'âge* décrit bien l'euphorie de la jeune amoureuse comblée, captivée par sa nouvelle vie. On comprend donc que la mort brutale de Zaza, relativement délaissée, ait pu déclencher un sentiment de culpabilité chez l'amie atterrée, transformant une négligence bien compréhensible en défaillance. La fiction libère l'aveu : mais il reste très indirect et indiscernable, compte tenu, notamment, des procédés de mise à distance qui concernent le personnage de Chantal. Celle-ci demeure, en

⁸ « Ainsi la satire débouchait-elle sur une tragédie ; le spiritualisme bourgeois n'apparaissait pas seulement comme dérisoire, mais comme meurtrier. » (*FA*, p. 493).

⁹ *FA*, p. 559.

¹⁰ Reste que la relative liberté laissée au lecteur par l'importance des scènes dialoguées lui ouvre la possibilité d'autres pistes. Derrière la dénonciation du « crime » perpétré par son milieu, se profile, sans la contredire, l'hypothèse d'un amour incertain, précipité par l'imagination romanesque d'une jeune fille et l'indiscrète pression familiale. Voir la lettre de Merleau-Ponty à Simone de Beauvoir.

¹¹ Simone de Beauvoir, *Anne ou quand prime le spirituel* (1979), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 243.

¹² « Ses lettres, ses coups de téléphone avaient parfois un ton un peu pressant, mais elle acceptait toujours les excuses de Chantal avec la plus sincère gentillesse, et elle avait trop de tact pour s'imposer jamais. » (*Ibid.*, p. 244).

¹³ *Ibid.*, p. 247.

effet, malgré son rôle, un personnage négatif, pris au piège du « merveilleux » et animée de sentiments médiocres (volonté de puissance, désir de revanche sociale).

Les défauts de Chantal expliquent, en partie, l'échec final de la résurrection de Zaza dans *Quand prime le spirituel*. Simone de Beauvoir reconnaît, certes, qu'elle a su tracer d'Anne « un portrait plus plausible et plus attachant que dans les versions précédentes », mais reconnaît néanmoins : « J'échouai néanmoins à rendre son histoire convaincante », précisant : « On ne croyait tout de même pas à l'intensité de son malheur, ni à sa mort¹⁴. » En prêtant à Chantal des motivations mesquines qui lui furent étrangères et qui entachent le combat qu'elle mène contre les valeurs représentées par Mme Vignon, Simone de Beauvoir rend peu lisible le conflit dont Anne est le théâtre. On ne comprend pas clairement ce qui peut l'attirer dans le monde de Chantal, elle-même faussement libérée. Son drame se réduit ainsi à l'histoire d'un amour contrarié. Pour que l'histoire de Zaza devienne convaincante, il faut aussi que le personnage de son amie gagne en vérité biographique : ce pas sera franchi lorsque, avec les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir passera de la fiction à l'autobiographie. À ce changement de genre littéraire s'ajoutera l'accumulation d'une expérience qui réactive le souvenir de Zaza tout en l'enrichissant.

II. Les Mandarins et « Germaine » ; la nouvelle de 1954 sur Zaza

La rédaction des *Mandarins* jouera, en effet, un rôle important pour la maturation du projet Zaza. Dans ce roman, qu'elle avait pensé intituler *Les Survivants*, Simone de Beauvoir prête à son personnage féminin, Anne (encore !), sa hantise de la mort et plus particulièrement, « la honte d'oublier, le scandale de vivre¹⁵ », après la découverte des camps d'extermination nazis et la disparition tragique et prématurée de Diégo, jeune fiancé juif de sa fille Nadine. Le roman explore donc la culpabilité des vivants à l'égard des morts, avivée par l'expérience de la guerre. Les mêmes thèmes se retrouveront dans *La Force de l'âge* à propos de la mort réelle de Bourla, modèle de l'histoire fictive de Diégo. Or cette mort prématurée d'un être jeune a ranimé le souvenir de Zaza. Ce rapprochement entre Zaza et Bourla, explicite à la fin de *La Force de l'âge*¹⁶, n'apparaît pas, à propos de Diégo, dans la version définitive des *Mandarins*, où le lecteur ne peut que le supposer. Mais le manuscrit du roman révèle qu'il était bien présent dans une première version¹⁷ où l'on découvre que, une fois de plus, Simone de

¹⁴ FA, p. 560.

¹⁵ Simone de Beauvoir, *La Force des choses I*, éd. Jean-Louis Jeannelle, *Mémoires*, t. I, *op. cit.*, p. 1211.

¹⁶ « Cette nuit informe, je la pressentais à travers des morts qui n'étaient pas la mienne. Il y avait eu Zaza ; elle venait encore me visiter la nuit, avec son visage jauni sous sa capeline rose ; il y avait eu Nizan, et tout près de moi Bourla. » (FA, p. 920).

¹⁷ « [...] je n'ai pas le droit d'invoquer leurs fantômes. D'ailleurs, c'est inutile, je le sais parfaitement ; bien souvent ~~pendant ces vingt ans~~ <depuis avril> j'ai appelé Germaine <Diégo> ; personne ne m'a répondu ; ~~Diégo ne répond pas non plus, et leur~~ et son silence ~~se perd~~ <s'est perdu> dans le silence universel. Bon. Puisqu'ils se taisent, oublions-les,

Beauvoir avait tenté d'évoquer l'amie disparue à travers un personnage appelé Germaine.

Dans ce passage supprimé¹⁸, l'auteur imaginait une rivalité amoureuse entre Anne et son amie Germaine auprès de Dubreuilh, leur professeur commun. Dans l'état actuel du manuscrit, malheureusement incomplet, nous ne savons pas comment cette histoire se développait (sinon que, dans son cœur, Anne renonçait noblement à son amour ; et que c'est elle qui épouse finalement Dubreuilh) ni comment Germaine mourait. On peut, néanmoins, noter que, tout en reprenant des éléments déjà connus, ce fragment ouvrait des voies inexplorées ailleurs et ménageait un nouveau progrès vers la réussite finale.

Le récit écarté évoquait brièvement l'enfance et l'adolescence de Germaine, très proches de celles de Zaza, et insistait, de nouveau, sur le caractère absolu de la jeune fille, capable de gestes extrêmes. Il retraçait une fois encore la lutte d'influence, génératrice de déchirements, entre l'amie et la mère idolâtrée. Enfin, intraitable, la culpabilité s'y exprimait, avec de nouvelles variantes : « Je m'agaçai d'être devenue pour elle une âme à sauver ; paradoxalement, ce fut moi qui me détachai d'elle ; je ne sais si elle a senti ce recul ; mais je me rends compte aujourd'hui que je l'ai laissée bien seule¹⁹. »

Des éléments nouveaux y apparaissaient. Tout en insistant sur ce qui séparait les deux amies, le fragment éliminé décrivait l'amitié d'Anne pour Germaine dans des termes et avec une intensité qui annoncent l'analyse de l'autobiographie : « Je ne me disais pas que j'aimais Germaine ; ce que je savais c'est que si jamais on m'apprenait sa mort je tomberais morte sur le champ²⁰ ». Il disait aussi, à travers Anne, la douleur de la perte.

Surtout, c'est la première fois (et la seule) que s'esquisse le thème d'une rivalité amoureuse entre les deux jeunes filles. L'imagination de Simone de Beauvoir a-t-elle brodé autour des cours de Garric qu'elle-même et Zaza suivaient ensemble, la première avec la plus grande ferveur, la seconde de manière plus désinvolte²¹ ? A-t-elle tenté d'actualiser les virtualités que leur relation triangulaire avec Merleau-Ponty aurait pu comporter ? Est-ce une manière fictive de représenter son union avec Sartre qui exclut, de fait, Zaza²² ? Toujours est-il que l'idée de cette concurrence (dont Anne sort victorieuse) révèle peut-être une hostilité refoulée, derrière l'amitié passionnée de Simone pour Zaza, liée sans doute à l'excès de

restons entre nous. ~~J'ai oublié Germaine, Nadine oublie Diégo~~ rit avec Lambert : elle a raison ; ce n'est pas vrai que je la blâme. » [passage barré à partir de « depuis avril »] (Manuscrit des *Mandarins*, p. 4/30). Pour une description de ce manuscrit, voir « Le Manuscrit des *Mandarins*, dans *Simone de Beauvoir*, Cahiers de l'Herne, *op. cit.*, p. 158-159.

¹⁸ Voir « Un passage supprimé des *Mandarins* », *Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 214-218. Le paragraphe précédemment cité en note se situe à un autre endroit du manuscrit.

¹⁹ *Ibid.*, p. 215-216.

²⁰ *Ibid.*, p. 215. Voir *MJFR*, Pléiade, p. 87 et Folio, p. 125, où Simone enfant imagine ses réactions si on lui annonçait la mort de Zaza : « Eh bien, me dis-je, je mourrais sur l'heure ! Je glisserais de mon tabouret, et je tomberais sur le sol, expirante. »

²¹ *MJFR*, Pléiade, p. 169 ; Folio, p. 241.

²² Zaza et Sartre se connaissant peu et ne s'appréciant pas beaucoup, il ne peut y avoir eu de rivalité amoureuse auprès de Sartre.

prestige exercé un temps par Zaza²³. Elle préfigure assurément, en la transposant sur le plan sentimental, l'interprétation finale des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, qui lie étroitement le sort des deux amies, l'élection de l'une impliquant la disparition de l'autre.

Si elle avait été conservée, l'histoire de Germaine n'aurait, certes, occupé qu'une place réduite dans le roman, mais elle recevait une ampleur et une signification nouvelles par sa mise en perspective avec d'autres destins fracassés. De l'avoir rédigée a permis, de plus, à Simone de Beauvoir de libérer l'expression de la douleur et de l'amitié, bridées par l'ironie dans le recueil de nouvelles.

On comprend qu'après avoir écrit *Les Mandarins* Simone de Beauvoir ait de nouveau tenté de composer une longue nouvelle sur Zaza, toujours considérée comme manquée²⁴. Cet ample récit, jugé inabouti par son auteure, constitue néanmoins une nouvelle étape, décisive, dans la marche vers l'autobiographie. Il s'agit toujours d'une fiction, mais cette fois-ci Simone de Beauvoir réunit dans un même récit une narratrice qui dit « je » (appelée Sylvie Lepage) et son amie Andrée Gallard, formule qui n'était qu'esquissée dans le passage supprimé des *Mandarins*. Elle prête à Sylvie plusieurs souvenirs d'enfance personnels, certains déjà évoqués dans les nouvelles antérieures, d'autres nouveaux. Sylvie raconte l'histoire d'Andrée à travers l'amitié sincère et passionnée qu'elle lui porte, thème simplement évoqué dans le fragment des *Mandarins* et présenté de manière dégradée avec l'invention de « Chantal » dans *Quand prime le spirituel* : on en retrouvera les péripéties dans l'autobiographie. Certains éléments biographiques réels se trouvent ici plus détaillés que dans les transpositions précédentes. Ainsi l'enfance d'Andrée est-elle directement abordée. L'amour d'adolescence pour le cousin, à peine esquissé dans « Anne », s'y développe. Personnage désormais central, Andrée apparaît néanmoins comme plus sombre que l'Anne qui la précède ou la Zaza qui la suit, et devient alors, paradoxalement, moins attachante. Ses tendances suicidaires sont plus accusées et son rapport à Dieu, révolté, confine parfois au blasphème, traits renforcés par le recours à de grandes scènes dialoguées au cours desquelles Andrée s'exprime au style direct. Plus axé que les tentatives précédentes sur le vécu angoissé d'Andrée, le récit ne s'attarde pas sur la dénonciation des coupables ni sur une quelconque culpabilité de la narratrice dont le parcours personnel, une fois l'enfance dépassée, est occulté au profit de la seule histoire d'Andrée. Ainsi, alors même que l'histoire d'Andrée/Zaza s'enrichit de détails nouveaux, sa signification se trouve appauvrie. Il était temps de la raconter telle qu'elle avait été vécue, dans son contexte réel et de s'atteler aux *Mémoires d'une jeune fille rangée*, publié en 1958.

²³ À propos du « mirage de l'Autre » : « Peut-être n'est-il commode pour personne d'apprendre à coexister paisiblement avec autrui ; je n'en avais jamais été capable. Je régnais, ou je m'abîmais. Subjuguée par Zaza, j'avais sombré dans l'humilité » (*FA*, p. 407).

²⁴ Voir *La Force des choses II*, éd. Jean-Louis Jeannelle, *Mémoires*, t. II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2018, p. 26. Pour une présentation plus détaillée de cette nouvelle, que je n'avais pas pu consulter lors de la première version de cette étude, voir « À propos de la nouvelle (inédi)te de 1954 sur la mort de Zaza », article qui publié dans les actes du journée d'agrégation « Simone de Beauvoir : *Mémoires d'une jeune fille rangée* ».

III. Le passage à l'autobiographie

Le passage à l'autobiographie permet de dérouler, enfin, l'histoire de Zaza dans sa vérité et dans son épaisseur, en en déployant toutes les virtualités. C'est la conséquence à la fois du genre littéraire adopté et des techniques narratives choisies par son auteur.

Passant de la fiction à l'autobiographie, Simone de Beauvoir fait d'elle-même le personnage principal de son histoire, dans un pacte de vérité : elle donne son vrai nom et entreprend de parler d'elle directement (sans passer par le biais de la transposition romanesque) et en livrant la totalité de son expérience, au lieu de se cantonner dans la liquidation de ses aspects négatifs, comme elle l'avait fait avec *Quand prime le spirituel* ou de s'effacer comme dans la seconde partie de la nouvelle de 1954. Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, récit d'enfance et d'adolescence, Zaza, connue à dix ans, occupe une place privilégiée. Elle est la meilleure amie de Simone, son *alter ego* : ni un personnage de jeune fille parmi cinq autres, ni, à l'inverse, le personnage principal. Simone de Beauvoir a fait en sorte que chacune des quatre parties de son texte se termine par une référence à Zaza et à leur amitié, ce qui lui confère une forte importance structurelle, exceptionnelle dans une autobiographie. Surtout, elle termine l'ensemble de son récit sur la mort de Zaza, et non, comme on aurait pu s'y attendre, sur sa rencontre avec Sartre, qui constitue pourtant le point culminant de son itinéraire d'apprentissage. Elle laisse, de plus, toute la place à son amie dans le dernier paragraphe. Or, l'examen du manuscrit révèle le caractère tardif, et donc particulièrement délibéré, de cette option. Primitivement, et de façon plus attendue, le récit se concluait sur un bilan personnel :

Ainsi, il ne me restait presque plus rien de mon passé, sinon moi-même : qu'allais-je en sauver, en perdre ? J'avais depuis mes premiers pas marché vers quelque chose : quoi ? l'atteindrais-je ? l'atteint-on jamais ? Finie l'époque des lumineuses découvertes, des conquêtes assurées, des verdicts décisifs. E^2 <Une> incertaine aventure commençait²⁵.

Le sacrifice de ce paragraphe, plus conforme pourtant aux canons de l'autobiographie, rend un ultime et spectaculaire hommage à l'amie disparue.

Des choix heureux d'écrivain, concernant essentiellement la perspective narrative et l'ordre du récit, vont favoriser la réussite de son entreprise de résurrection. Simone de Beauvoir décide, en effet, de respecter la manière dont elle a vécu les événements de sa vie, tout en donnant, ensuite, éventuellement, l'interprétation de la narratrice adulte, plus clairvoyante. Le respect du point de vue de Simone jeune, combiné avec l'ordre de succession chronologique, permet à la fois de dresser un portrait de Zaza plus complet, de rendre compte d'une amitié, et de ménager l'intérêt dramatique.

²⁵ Manuscrit BNF, f° 554 v°.

L'auteure des *Mémoires d'une jeune fille rangée* parvient ainsi à communiquer au lecteur la chaleur de l'amour que lui inspira Zaza, dans son enfance, puis dans son adolescence, avec ses révélations fulgurantes et ses moments de fascination aliénée. À travers le prisme de cette affection admirative, elle ajoute une facette nouvelle aux portraits antérieurs : aisance, impertinence, dons multiples de la fillette, aspects déjà évoqués dans la nouvelle de 1954, mais ici plus développés, viennent nuancer la figure douloureuse de la jeune fille déchirée. En expliquant, ensuite, les comportements de Zaza par son rapport avec ses parents, sa place dans la fratrie ou les habitudes de son milieu, la narratrice dissipe, certes, le « mirage » qui éblouissait la jeune Simone, mais elle conforte, par son objectivité, le jugement subjectif de la fillette: « [...] aucune autre camarade ne m'étonna. Zaza était vraiment exceptionnelle²⁶. »

« Pour comprendre [l'histoire] de Zaza, il faut partir de son enfance », écrivait Simone de Beauvoir, critiquant l'une de ses tentatives antérieures²⁷. Suivre Zaza à partir du moment où celle-ci entre dans la vie de Simone, la situe dans sa constellation familiale et dans son milieu social. L'ordre chronologique, toujours soumis au point de vue de Simone jeune, nous permet ensuite de comprendre l'évolution de Zaza, son ouverture à de nouvelles valeurs, la succession de ses découragements et de ses espoirs. On croit avec elle à la possibilité d'un amour heureux. Leurres et « ironie tragique » fonctionnent à plein. La mort prématurée de la jeune fille, que connaît évidemment la narratrice adulte, n'est anticipée que par des annonces ambiguës ; dans *Quand prime le spirituel*, au contraire, la maladie d'Anne était mentionnée par Lisa avant même qu'Anne ne devienne la protagoniste de la nouvelle qui lui est consacrée. Survenant au terme d'un récit au cours duquel le lecteur a appris à aimer Zaza, sa mort reçoit dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* la brutalité et le pouvoir de sidération qu'elle eut dans la réalité. Elle conserve ainsi toute sa dimension de scandale, alors que dans *Quand prime le spirituel* la mère comme l'amoureux d'Anne acceptaient cette mort en s'en remettant à la volonté de Dieu.

Dans *Quand prime le spirituel* le lecteur n'avait jamais accès directement aux pensées d'Anne, on en a vu les raisons. Dans la nouvelle de 1954, Andrée s'expliquait, au contraire, abondamment, mais dans des scènes dialoguées, forcément fictives. Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* comblent les lacunes du premier texte et corrigent les approximations du second par la reproduction quasi intégrale de longues lettres de Zaza, de plus en plus denses au fur et à mesure que l'on s'approche du dénouement. Le lecteur peut ainsi admirer sur pièces le talent épistolaire de la jeune fille, sa culture, son élévation spirituelle.

En écrivant l'histoire de Zaza à partir de sa propre histoire, l'auteure des *Mémoires d'une jeune fille rangée* réussit également à lui conférer des significations qui ne parvenaient pas à se dégager au cours des fictions antérieures. Dans la mesure où elle décrit son itinéraire comme un processus de libération, la lutte qui l'oppose à la famille de Zaza devient clairement

²⁶ MJFR, Pléiade, p. 151 ; Folio, p. 151.

²⁷ FA, p. 447.

l'affrontement entre deux systèmes de valeurs dont l'un représente l'Erreur, l'autre la Vérité.

Déjà mise au point dans le recueil de nouvelles, la dénonciation des coupables se nuance et s'enrichit. La critique du spiritualisme se concentre sur la religion²⁸. La tiédeur amoureuse de « Pradelle » s'explique, désormais, moins par des sublimations idéalistes que par un attachement excessif à la mère. Mais l'expérience du *Deuxième Sexe*, apporte un éclairage supplémentaire à l'histoire de Zaza, non plus seulement drame particulier, mais variante tragique de la condition féminine bourgeoise. Zaza qui, elle aussi, rêvait d'écrire, déclare, après une rencontre avec « Pradelle », avoir « compris de façon décisive que jamais elle n'accepterait cette atrophie du cœur et de l'esprit que son milieu exigeait d'elle²⁹ ». Gommant, dans un raccourci, des différences pourtant bien réelles, Simone de Beauvoir assimile leur commune aspiration à un accomplissement personnel quand elle écrit dans l'avant-dernière ligne : « Ensemble nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait ». Elle résume ainsi leur combat contre les limitations imposées aux femmes par les conventions bourgeoises.

Quant à l'aveu de culpabilité personnelle, il surgit soudain, avec un éclat nouveau, dans la dernière phrase du texte à laquelle il faut encore revenir : « et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort ». Cette confession retentissante masque, tout en l'avouant secrètement, le remords précis, évoqué, on l'a vu, de manière détournée dans la fiction, plus révélatrice, comme souvent, que l'autobiographie³⁰. Mais l'ampleur de la déclaration confère à cette phrase énigmatique, qui se prête ainsi à de nombreuses interprétations, des significations plus complexes.

Notons d'abord que la formulation finale ne fut pas acquise d'emblée, comme le révèle l'examen des manuscrits³¹. Une première version : « j'ai pensé longtemps que j'avais *acheté*³² ma vie avec sa mort », restait un peu triviale par son aspect comptable. « Acheté » insinuait, de surcroît, à la différence de « payé », l'idée, inadmissible, d'un « troc » volontaire et sans douleur. Enfin « ma vie » n'intégrait pas assez l'idée d'une conquête valorisée. Dans la version suivante : « ~~et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma victoire de sa mort~~ », le terme « victoire »³³

²⁸ Voir *MJFR*, p. 289 : « Je détestais de plus en plus franchement le catholicisme: voyant Lisa et Zaza se débattre contre "cette religion martyrisante" je me réjouissais de lui avoir échappé ».

²⁹ *MJFR*, Pléiade, p. 307 ; Folio, p. 406.

³⁰ Les demandes pressantes de rencontre, formulées par Zaza dans certaines de ses lettres et évoquées indirectement dans *Quand prime le spirituel*, sont omises dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

³¹ Outre le manuscrit autographe déposé à la BNF (cotes NAF 27403 et NAF 27404), il existe un second ensemble, composé de pages dactylographiées discontinues complétées par des pages manuscrites, conservé dans les Archives Le Bon de Beauvoir. Dans le manuscrit BNF (f° 554 r°), Beauvoir avait écrit : « Ensemble nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai pensé longtemps que j'avais [~~acheté ma vie avec~~ <payé ma victoire de> sa mort. »

³² C'est moi qui souligne.

³³ Le mot « victoire » a été biffé et remplacé par « liberté » dans le manuscrit Le Bon de Beauvoir.

imposait, de façon peu généreuse, l'idée d'un échec de Zaza, contraire aux convictions exposées ailleurs par Simone de Beauvoir³⁴.

Comment comprendre cette dernière phrase, fruit, on l'a vu, d'un vrai travail d'élaboration ? Elle se nourrit certainement des thématiques explorées dans les romans antérieurs. La métaphore du combat commun contre « un destin fangeux » évoque une guerre de tranchée d'où seul un combattant serait sorti vivant et vainqueur, coupable en quelque sorte de n'avoir pas réussi à sauver son compagnon. Ce sentiment irrationnel, où s'exprime aussi la douleur de la séparation irrémédiable, rappelle les méditations de l'héroïne des *Mandarins* sur la culpabilité des survivants. On peut retrouver également dans cette phrase un écho de la thématique de la responsabilité abordée dans *Le Sang des autres* (1945). Comme Blomart, tourmenté par le remords d'avoir entraîné dans la mort, par des décisions pourtant légitimes, des êtres qu'il aime, Simone pourrait ressentir le tragique de son intervention dans le destin de Zaza, sans que cela remette en question, bien évidemment, la valeur de son combat³⁵. Toute l'œuvre de Simone de Beauvoir est ainsi secrètement irriguée par le souvenir de la mort de Zaza qu'elle ne cesse d'approfondir en retour.

On serait également tenté, d'y lire une résurgence de la croyance chrétienne dans la « réversibilité des mérites », la mort sacrificielle de Zaza servant de monnaie d'échange spirituelle à la liberté de Simone³⁶. Mais cela reviendrait à approuver les points de vue spiritualistes dénoncés sans relâche par Simone de Beauvoir. On ne peut, en revanche, qu'approuver le sens plus profane que Claude Roy finit par donner à cette notion : « Obscurément, profondément, cette incroyante semble croire qu'elle a des vies à racheter³⁷. »

³⁴ Elle dit à Madeleine Chapsal, dans une entretien de 1960 : « Parler de Zaza comme de quelqu'un qui aurait échoué, je trouve cela bizarre... » (Voir « Appendices », dans Simone de Beauvoir, *Mémoires*, t. II, *op. cit.*, p. 1177).

³⁵ Voir par exemple, *Le Sang des autres*, Gallimard, coll. Folio, p. 148-149. Je rejoins ici l'interprétation d'Emmanuel de Saint Aubert dans *Du lien des êtres aux éléments de l'être*, Merleau-Ponty au tournant des années 1945-1951, Vrin 2004.

³⁶ Ce point de vue est défendu par Philippe Devaux dans son article : « Une rencontre spirituelle : Elisabeth Lacoïn, dite "Zaza", et Chantal de Clergerie », *Cahiers Georges Bernanos*, n° 8, janvier 1998, p. 62-72. Xavier Tilliette va même plus loin dans le compte rendu qu'il consacra aux *Mémoires d'une jeune fille rangée*, quand il interprète l'agonie cruelle de Zaza comme le rachat anticipé des fautes de son amie : « C'est encore vers Bernanos que nous nous tournons, vers cette idée catholique que l'on meurt non seulement les uns pour les autres, mais les uns à la place des autres. Qui sait quelle mort peut-être Zaza a endossée dans le secret de son sacrifice, quelle agonie encore à pourvoir attend au fond de sa mort humiliée ? [...] Et si au contraire Zaza avait par sa mort racheté la liberté de Simone ? » (« Les Mémoires de Simone de Beauvoir », *Études*, n° 300, janvier-février-mars 1959, p. 64). Dans une lettre datée du 7 janvier 1959 adressée à la mère de Simone de Beauvoir, ce jésuite expliquera qu'il avait reçu des informations sur la mort de Zaza par l'une de ses sœurs et il reprendra la même idée, voyant en Zaza un « ange gardien » de Simone (voir Fonds Beauvoir, BNF, NAF 28501, « Lettres reçues d'intellectuels et d'amis », boîte n° 3).

³⁷ Claude Roy, « Simone de Beauvoir », *L'Homme en question. Descriptions critiques V*, Paris, Gallimard, 1960, p. 263. Ajoutons que la découverte d'un passage inédit du journal, daté du 21 novembre 1930 (reproduit dans « Autour des *Mémoires d'une jeune fille rangée* », *Mémoires*, t. I, *op. cit.*, p. 347) montre que la jeune Simone se sentit « punie » de sa négligence par la mort de Zaza : « Moi j'oubliais parfois lorsque vous souffriez ; [...] Vous m'avez punie, Zaza chérie ; vous me laisserez seule moi aussi toujours maintenant. »

Simone de Beauvoir constate qu'après la parution des *Mémoires d'une jeune fille rangée* et la relecture des lettres et carnets de Zaza, plus jamais celle-ci ne revint la voir en rêve³⁸. Elle a donc atteint le but si longtemps recherché : elle a « ressuscité » son amie, grâce aux pouvoirs démiurgiques de l'écriture. « Inoubliable Zaza » s'écriera François Mauriac³⁹, se faisant ainsi le porte-parole de la plupart des lecteurs. Forte de la dynamique enclenchée, l'histoire se poursuit encore : la publication, par sa famille, de la Correspondance et des Carnets de Zaza⁴⁰ confère à la jeune fille une nouvelle autonomie. Doublement libérée, elle peut accéder à son tour au statut d'écrivain. Ainsi les deux amies, celle qui croyait en Dieu et celle qui n'y croyait pas, se sont-elles unies une dernière fois dans un combat victorieux contre la mort.

Pour citer ce texte : Éliane Lecarme-Tabone, « D'Anne à Zaza : une lente résurrection », *SELF XX-XXI*, Journée d'étude « Zaza, figure et traces », avril 2010 (Cécile Decousu dir.), URL : <https://self.hypotheses.org/files/2018/11/DAnne-a-Zaza.pdf>

³⁸ Voir *FC, Mémoires*, t. II, *op. cit.*, p. 183.

³⁹ « Bloc-Notes », *L'Express*, n° 385, 30 octobre 1958, p. 2 ; repris dans *Le Nouveau Bloc-Notes (1958-1960)*, Paris, Flammarion, 1961, p. 121.

⁴⁰ *Zaza, 1907-1929, amie de Simone de Beauvoir. Correspondance et Carnets d'Élisabeth Lacoïn*, Paris, L'Harmattan, 2004.